

Ella Balaert

Poissons rouges
et autres bêtes aussi féroces



Préface de
Georges-Olivier Châteaureynaud

des femmes
Antoinette Fouque

Ella Balaert

Poissons rouges
et autres bêtes aussi féroces

Préface de
Georges-Olivier Châteaureynaud

des femmes
Antoinette Fouque

© 2020, *des femmes*-Antoinette Fouque
33-35, rue Jacob, 75006 Paris, France
www.desfemmes.fr

ISBN PDF : 9782721007919
ISBN PNB PDF : 9782721007933

À Rémi, Chloé, Bruno

PRÉFACE

QUE LES MOTS SONT LE MONDE

(Pour saluer Ella Balaert)

Ella Balaert a choisi de placer les nouvelles qui composent ce recueil en forme de bestiaire sous l'invocation d'Edgar Poe. Dans chacune d'entre elles, d'un nom, d'une allusion ou d'un clin d'œil elle montre du doigt ce grand pourvoyeur d'inquiétudes dont on peut imaginer qu'il fut en partie à l'origine de sa vocation de « fantastiqueuse », ou que sa fréquentation l'aura consolidée. Chez elle, cette revendication de parenté n'est pas de chic. Sa légitimité crève les yeux, car l'ange du bizarre est présent à chaque page. Cependant la bizarrerie, l'étrangeté, ne suffisent pas à attester la nécessité d'une œuvre littéraire d'inspiration fantastique. Il faut, c'est là que les vrais créateurs se démarquent des simples amuseurs, que de la négation de l'ordre des

choses se dégage du sens, un sens non explicite, mais dont le lecteur soit sûr qu'il s'y trouve – qu'il s'y profile au moins. C'est comme caresser un corps inconnu dans la pénombre, et qu'il se dérobe, s'évanouisse à la seconde même où les lumières se rallument. Comment douter de l'avoir étreint, et qu'il demeure, à présent hors d'atteinte, égal à lui-même, conforme au souvenir dans sa réalité opaque ?

Il serait vain, en tout cas périlleux, de prétendre assigner un seul sens objectif aux métaphores, qui sont peut-être des sortes d'équations cachées, que constituent les nouvelles d'Ella Balaert. Prenez *Le Cygne...* Son héros, Théodore Amadeus Hyx, « Théo pour les intimes qu'il n'a pas », exerce la profession de mime. Virtuose du geste, du mouvement, il atteint à une paradoxale perfection dans l'immobilité. Il ira jusqu'à se glisser parmi les figures de cire du musée Grévin, jusqu'à trouver – croire trouver – entre elles la place que les êtres de chair lui refusent... Souvenons-nous en effet qu'il n'a pas d'intimes. S'il s'immisce, s'il s'installe dans les dioramas lors de ses incursions nocturnes, il sait qu'il n'a aucun titre à figurer parmi les hôtes illustres du musée. Figurant ontologique pourtant, ce que nous sommes tous ou presque, Théodore se tient dans l'ombre des vrais acteurs de l'Histoire, mais que sont-ils eux-mêmes ? Le mérite singulier de cette nouvelle est de nous le faire pressentir.

Ella Balaert a le goût, l'amour des mots rares.

« Acédie », « hémorroïsse », « rêvoir », « opilation », d'autres encore... Elle en parsème ses textes. Ce n'est pas coquetterie d'auteur, c'est plus profond que ça, ces vocables ne sont pas là pour faire joli. Ce goût, quand elle le prête à ses personnages, devient une hantise. Fortunato, le héros du *Bourdon*, et Legrand, celui de *La Sixième Amibe*, sont, chacun à sa manière, des martyrs du vocabulaire. Fortunato se désespère d'ignorer la peur, persuadé que « c'est la peur qui sculpte l'homme », et qu'il manque là quelque chose d'essentiel à son humanité. Rien de ce qu'il peut nommer ne l'effraie. Aussi sollicite-t-il d'une fillette qu'elle lui lance une série de défis. « Qu'une chose, une seule, n'eût pas eu de nom, qu'une seule chose eût existé qu'il n'aurait pu cerner, circonscrire, puis dompter et apprivoiser par la désignation, et il aurait été sauvé. » Mais il désamorce toutes les peurs qu'elle lui propose, les unes a priori légitimes, les autres fantaisistes ou burlesques, en réduisant l'inconnu au connu par la grâce d'un mot éventuellement « bricolé, plus ou moins savant » tel que, selon le cas, « phobophobie », « apopathodiaphulatophobie » ou « copronomasiophobie ». Fortunato cherche désespérément la sortie du langage, le mot dont l'absence radicale sera pour lui salvatrice, dans l'espoir de déboucher sur la découverte d'une émotion paroxystique, l'effroi, et à travers elle de l'ultime intensité du sentiment d'exister... C'est une quête inverse, symétrique, qui anime le Legrand de *La Sixième Amibe*. Lui n'ignore pas la peur,

bien sûr. Contre elle, il édifie un rempart de mots qu'il collectionne dans un petit carnet. Avec quelle jouissance il les y recopie ! Avec quelle délectation Ella Balaert les lui tend un à un ! « Rêvoir », « mégir », « sparganier », « zythum », ceux-là et tous les autres sont le monde, ni plus ni moins, sa matière et son ciment, jusqu'à ce que la sixième amibe, *Naegleria fowleri*, génératrice d'une « méningo-encéphalite amibienne aiguë primitive » les dévore tous et rende le monde au chaos, à l'horreur de l'innommé. Certes, les cas de cette maladie sont rarissimes, mais c'est Alzheimer, la peur d'Alzheimer, la maladie du crépuscule mental, des mots qui s'éteignent un à un dans une conscience, qui se cache là-dedans.

J'ai fait un sort à trois des nouvelles du recueil. J'aurais pu en choisir d'autres. *L'Araignée* est des plus troublantes. On y voit un homme s'efforcer de cloner son épouse sous la forme d'une rose. *Le Bernard-l'ermite*, vertigineuse, interroge l'identité même : quel inconnu amorce en nous sa naissance à chaque instant, pour venir enfin au jour et se substituer à notre ancien moi au bout des comptes, à la faveur du cumul de tous nos instants ?... Quant à la nouvelle-titre, *Les Poissons rouges*, son héroïne, Andréa, revit une fausse couche sur un mode hallucinatoire... On n'a jamais rien lu de plus saisissant, de plus cruel.

Je tiens que le réel est présent dans chacune des nouvelles fantastiques d'Ella Balaert avec une acuité et une prégnance qui font défaut à beaucoup, sinon à la plupart des auteurs réalistes. C'est ainsi, le réel, afin

PRÉFACE

de le donner à voir il faut d'abord lui tourner le dos, feindre de l'ignorer, le surveiller dans le miroir d'une fiction, le prendre sur le fait, en pleine tricherie, pour lui arracher dans un éclair son masque du moment et révéler son imposture.

G.-O. Châteaureynaud
Palaiseau, décembre 2019

*Ceux qui rêvent éveillés
ont connaissance de mille choses
qui échappent à ceux qui ne rêvent qu'endormis...
Ils saisissent par lambeaux quelque chose
de la connaissance du Bien
et plus encore de la science du Mal.*

Edgar Allan Poe, *Éléonora*

LES POISSONS ROUGES

Il faudrait sortir aujourd'hui, quitter l'appartement, marcher dehors. Cette semaine encore et la précédente, Andréa est restée cloîtrée, sans parler, il faudrait qu'elle voie du monde, qu'elle sente et qu'elle entende le monde, elle ne sait plus les gestes ni les mots, aller au boulanger dire bonjour madame, passer à l'épicerie dire bonjour monsieur, ajouter un mot ou deux sur les rhumes, les plantations qui ont mal poussé cette année, il a fait trop sec ensuite il a trop plu, les jours qui passent qui sont passés, les enfants qui grandissent ou sont malades ou travaillent bien à l'école, la peur du noir chez l'un, la peur du jaune chez l'autre tous les samedis au péage de l'autoroute depuis que c'est tous les jours la fin du mois, merci madame, au revoir monsieur.

Andréa ouvre la penderie de l'entrée, il faudrait qu'elle sorte.

Elle ne sait plus depuis combien de temps elle reste ainsi enfermée dans son appartement. Quand elle ne dort pas, elle marche, dix pas dans le couloir, à gauche la porte de la chambre, elle entre, six pas et cinq et six de nouveau en évitant le fauteuil et par une autre porte, de nouveau le couloir, elle ne compte pas, elle n'a pas besoin, elle tourne en rond dans son appartement, dans un sens ou plus rarement dans l'autre, au chaud dans la chambre matricielle aux fenêtres closes, au jour voilé d'un store opaque.

Elle a pourtant essayé de faire les choses et de les faire bien, comme il faut, comme on dit qu'il faut qu'elles soient faites, penser à sourire, au moins des lèvres si les yeux restent sérieux qui le verra, parler peu de soi, poser aux autres les questions sur eux qu'il convient de poser et ne pas souligner, avec l'habitude ne plus même remarquer qu'on ne lui retourne pas la politesse, se présenter à l'heure, sans se faire attendre, boire du vin sans en avoir envie pour s'épargner les observations sur son abstinence, boire du vin mais pas trop pour éviter les commentaires sur sa bonne descente, rire en étant joyeuse, rire encore en étant triste mais ne pas rire trop fort, ne pas déployer la gorge, et toujours proposer d'aider les autres avec tant d'empressement qu'en face, ils peuvent penser qu'en acceptant son offre, ce sont eux qui lui rendent service, ils en attendraient presque un remerciement que parfois, d'ailleurs, elle donne, merci, merci de me donner l'occasion de faire quelque chose pour vous que je ne veux pourtant pas faire, oh pour ça oui, j'ai essayé, mais je ne peux plus.

Aussi, à présent, marche-t-elle dans son appartement, Andréa, elle tourne en rond dans le ventre douillet de son appartement sans le quitter depuis plus de deux semaines, sans passer la tête par l'embrasure, sans sortir les pieds en premier non plus, se présenter par le siège est dangereux, ce sont les morts qu'on fait quitter les maisons les pieds devant pour éviter qu'ils reviennent, aussi Andréa ne sort-elle de chez elle, ni pieds, ni tête. Depuis quinze jours.

Depuis qu'Alain est parti, depuis qu'Alain me délaisse au gué vive la rose, pour s'en aller voir une autre qui est bien plus tout que moi, plus belle, plus riche, plus drôle, et qui peut tout se permettre sans qu'on lui en veuille d'être en retard, de ne penser qu'à soi, de ne rien partager. Ainsi va le monde et il est moche car c'est toujours aux riches qu'on prête, les pauvres peuvent bien crever, des deux fils, l'ingrat, prodigue et fat, sera toujours mieux reçu que le fidèle et des deux femmes, l'épouse et la maîtresse, c'est toujours la seconde la plus jeune et la plus belle.

Andréa referme la porte de la penderie sans avoir décroché le moindre vêtement. Elle restera chez elle, aujourd'hui encore. Un bruit lui parvient de l'appartement voisin. Un bruit diffus, assourdi, dans lequel elle ne reconnaît pas un seul mot. Peut-être d'ailleurs ne parlent-ils pas. Mais ils font du bruit. Le générique d'une émission télévisée qui passe tous les matins à la même heure couvre les voix, il est donc à peine 8 heures, où sont mes boules Quiès ? D'habitude à cette heure-là,

Andréa est déjà partie à son travail de secrétaire médicale dans un gros cabinet à l'entrée de la ville. Avant ce congé elle n'avait pas eu l'occasion d'entendre la radio des voisins si tôt le matin, d'habitude, elle part dès son premier jour de vacances.

Un pas puis un autre dans le couloir, pieds nus, vacillants. C'est normal, ses oreilles sont si bien bouchées qu'elle n'entendrait même plus son propre chant, sourde à toutes les sirènes. Cela déséquilibrerait n'importe qui et d'ailleurs, quelques mètres plus loin, elle tombe, la main moulinant l'air inutilement à la recherche d'un appui. Andréa se souvient alors qu'elle n'a rien mangé depuis deux jours. Elle regagne son coin cuisine en longeant les murs. Elle a encore deux œufs dans le frigidaire, un bout de fromage sec. Le lait n'est plus bon. Le pain est trop dur. Il reste une boîte de raviolis dans le placard, qui ne la tente guère. Elle se force néanmoins à en remplir une assiette froide qu'elle pose à côté de l'aquarium.

Lentement, appuyée contre la table, elle fléchit les jambes, jusqu'à ce que ses yeux arrivent à hauteur des yeux des poissons rouges. C'est le frai. La femelle a déjà lâché ses œufs par salves et les a accrochés aux plantes plastiques. Le mâle vient s'y coller pour répandre sa semence sur eux. Bientôt, dans les œufs, se formeront les feuilles autour d'une petite ligne, puis les différents organes apparaîtront. Il y a là des centaines d'œufs qui grouillent, à quelques centimètres de mes yeux. Ils sont

encore tout translucides, comme ce serait drôle si les hommes étaient aussi transparents que les poissons, on verrait le sang passer repasser, on verrait les nerfs et les muscles, on verrait la digestion et quand mon cœur bat plus vite ; et l'enfant, j'aurais vu l'enfant, si mon corps était transparent. Au lieu de cela. Un ventre bombé, un globe rose sous son laciné de stries plus sombres de part et d'autre d'une ligne tropique, un peu mauve, et le nombril exorbité jailli de la peau comme l'aiguille d'un cadran solaire, pour compter la lente mesure des mois, des semaines et puis un jour, plus rien. L'heure s'est figée, la terre s'est arrêtée de tourner. Et Andréa n'a jamais vu l'enfant. Juste aperçu, entre deux sommeils artificiels, l'infirmière qui emmaillotait des caillots lie de vin, roulés comme galets par la marée descendante de son propre sang, mais l'enfant, né mort, jamais vu, jamais nommé, jamais mis en terre, alors que je l'aurais vu si les femmes étaient aussi transparentes que vous mes jolis. Et si vous inversement deviez donner un nom comme nous à chacun de vos œufs, comment feriez-vous ? Cent, deux cents prénoms à trouver, au-delà de combien n'est-on plus capable de mémoriser, de distinguer ? En choisir un seul est déjà difficile, avant, ils avaient pensé à Ronan, si c'est un garçon, Léonie si c'est une fille, après, ils n'avaient pas voulu savoir. Andréa se redresse, poisson tu es plus heureux que moi. On dit que ta mémoire est si courte, trois secondes, que le temps de faire le tour de ton aquarium, tu oublies

l'avoir fait, c'est pour ça que tu recommences, encore et encore. Tu n'as donc aucun besoin de donner des noms à tes œufs. La nature est bien faite qui te rend aquatique, c'est pratique, cela permet de nommer « poissons rouges » tous tes œufs ensemble, toute eau prisonnière est un fonds baptismal.

Andréa saupoudre dans le bocal de la nourriture pour ses poissons. Il faut nourrir les parents car sinon, ils dévoreront leurs œufs, c'est écrit dans le manuel qu'elle a acheté en même temps que l'aquarium. Attirés par le précipité de couleur, ils viennent se coller sous la surface de l'eau, bouche ouverte, fermée, ouvert, fermé, dans un baiser sec et silencieux ou comme pour un muet b.a.-ba. Sans les quitter des yeux, Andréa avale une ou deux cuillères de raviolis froids, bien, bien, c'est ça, ouvert fermé, ouvert fermé, obscènes poissons, mes mignons, petites bêtes sanguinaires, vous regarder faire des bulles et encore des bulles, me rend une âme. Elle attrape une bouteille de Bordeaux entamée, se sert un verre qu'elle lève en direction des alevins, à la vôtre, mes petits poissons, mes poissons rouges, mes poissons sang, mon sang poisseux qui ne coule plus depuis quinze jours. Andréa boit lentement son vin. Piqueté mais elle ne le remarque pas. Ses yeux ne quittent pas les œufs agglutinés aux fausses algues – et si elle versait un peu de vin dans l'eau de l'aquarium ? et si les œufs l'ingurgitaient, transparents comme ils sont ? elle verrait le rouge couler en eux, entrer en eux, les traverser et sortir

Zulma

Mary pirate, Zulma poche 2004 (2001)

Rafael de Surtis

Dernier Cri, 2002

Éditions du Chardon Bleu

Sir Thomson, 1997

LITTÉRATURE JEUNESSE

Flammarion

La Lettre déchirée, Castor poche, 2012 (1997)

Gulf Stream

Le Pain de la liberté, 2010

Rageot

Quand on a 17 ans, 2007

Site de l'autrice : www.ellabalaert.com

POISSONS ROUGES ET AUTRES BÊTES AUSSI FÉROCES

« Ensuite elle ôte ses vêtements un à un et elle entre dans la mer. Hors saison, hors temps, elle ne sent pas les morsures du froid. Elle nage vers les oiseaux silencieux, elle nage sous les flots bleus et parmi les flocons ailés blancs, piquetés de noir au bout de la queue et le bec rouge sang. Elle se baigne parmi les mouettes, majestueuse. Mieux : royale. Elles se posent sur ses épaules, sur ses mains. Une ou deux lui picorent le bout des seins. Elle rit. La mer lèche ses plaies. »
E. B.

Ella Balaert est l'autrice d'une vingtaine de romans et d'une quarantaine de nouvelles en revues. Ancienne élève de l'ENS, agrégée de lettres, elle a exercé différents métiers dont celui de critique littéraire avant de se consacrer à l'écriture. Les romans *Placement libre* et *Prenez soin d'elle* ont été publiés aux éditions *des femmes*-Antoinette Fouque en 2016 et 2018.

Grande admiratrice d'Edgar Allan Poe, E. Balaert dévoile tout son talent pour le registre fantastique avec ces nouvelles, dans lesquelles « le réel est présent [...] avec une acuité et une prégnance qui font défaut à beaucoup, sinon à la plupart des auteurs réalistes » (George-Olivier Châteaureynaud).